

James Cameron, François Jullien et les Dongria Kondh

Par Paul-Henri Moinet

Texte paru dans « Le Nouvel Économiste »
du 24 février 2010

Pour massacrer une culture dite minoritaire, il y a plusieurs façons de procéder.

La déclaration universelle de l'Unesco de 2001 a beau écrire noir sur blanc : « La diversité culturelle est aussi nécessaire pour le genre humain que la biodiversité dans l'ordre du vivant » (Article 1) et appeler les droits de l'homme à la rescousse « les droits culturels sont partie intégrante des droits de l'homme qui sont indissociables, universels et interdépendants » (Article 5), le massacre continue. Moins ouvertement, plus insidieusement, et souvent avec des arguments de bonne foi adossés à un humanisme passe-partout bardé d'universalisme abstrait et de compassion.

Maintenant que les grandes entreprises impériales, colonialistes, esclavagistes ont officiellement mis un terme à leur programme de dévastation sauvage, il reste de nombreuses méthodes pour précipiter la fin des cultures minoritaires. Survival, l'organisation de défense des droits des peuples indigènes de la Sibérie au Sarawak et du Canada à l'Éthiopie dont Leiris, Lévi-Strauss, Vernant figuraient au comité d'honneur, vient de lancer, au nom des Dongria Kondh, un appel à James Cameron. Le thème ? Avatar est une fiction bien réelle. Tous les peuples indigènes ne subissent pas le sort des Dongria Kondh de l'État d'Orissa en Inde, dont la montagne sacrée pourrait être bientôt rasée par une compagnie minière parce qu'elle abrite des gisements de bauxite. Mais au-delà des facteurs connus d'extinction des peuples indigènes, guerres nationales, conflits ethniques, catastrophes écologiques, prédation industrielle, il existe des schémas mentaux dont le pouvoir de nuisance est terrifiant. François Jullien en dresse un inventaire parfait. Revenant d'un voyage au Vietnam sur les traces des populations dao et hmong, le sinologue rappelle dans son court essai sur la diversité culturelle intitulé *Le Pont des singes* : « Défendre l'identité d'une culture conduit toujours à la revendication identitaire reposant sur l'illusion d'une essence ou noyau dur, pur, propre à telle ou telle culture ». Dès qu'une culture s'arroge une ambition identitaire, elle se croit autorisée à imposer la prétendue supériorité de ses valeurs. C'est le scénario catastrophe car, selon le vieux principe politique, un pur trouve toujours un plus pur qu'il l'épure. Des stratégies fatales qui laisseront mourir à petit feu, silencieusement et par des moyens pacifiques, une culture minoritaire ? Vous avez

le choix. Vous pouvez la plonger dans le grand bain brûlant de la mondialisation: en pariant sur sa capacité d'adaptation, vous ne ferez que l'appauvrir et son peuple qui vivait de façon fruste deviendra misérable. Vous pouvez sanctuariser l'exception qu'elle représente en appelant la communauté mondiale à la protéger : vous ne ferez que décupler le mépris ou l'indifférence des cultures dominantes à son égard. Vous pouvez la folkloriser en la réduisant à une panoplie de coutumes et de rituels, de plumes et de poils : elle intéressera au moins les touristes en mal d'aventures ethnologiques. Autant de stratégies pour neutraliser ce que le sinologue appelle le Dehors, ce que la raison occidentale occulte, refoule, oublie, se privant ainsi d'un salutaire retour sur elle-même qui lui permettrait de comprendre ses propres limites. Levi-Strauss nous avait déjà démontré que la pensée sauvage, elle aussi, analyse, classe, compare, oppose, combine, distingue.

François Jullien parle, pour distinguer la rationalité indigène de la nôtre, d'un savoir de connivence et d'un savoir de connaissance. Pas de supériorité de l'un sur l'autre, puisque ce sont deux formes fécondes et complémentaires de la volonté humaine de savoir. Entre ces deux modèles, pas de contradiction mais des écarts.

Premier écart : là où la connaissance sépare le sujet et l'objet de la connaissance, la connivence ne suppose aucune scission entre moi et la nature, moi et les autres, moi et la lignée humaine.

Deuxième écart : la connaissance s'enseigne de façon discursive et méthodique, là où la connivence se noue au fil des générations sans même qu'on y pense.

Troisième écart: la connaissance cloisonne les matières, compartimente les champs du savoir, là où la connivence ne morcelle pas et connecte les usages, les comportements et les traditions.

Le savoir de connivence intègre au lieu d'explorer. Il favorise l'adaptation et l'action bien plus que la rupture et l'invention. « La connaissance est héroïque par ce qu'elle prétend conquérir à distance, dramatique aussi par les scissions et les ruptures qu'elle organise. La connivence, en revanche, amortit les antagonismes et les déchirures; plus aucune coupure n'est possible, la mort elle-même est intégrée. »

Chaque culture est une intensité négative qui se définit par une série d'écarts avec les autres. Aucune n'a une identité propre immuable et supérieure l'autorisant à asservir les autres. C'est ce qui donne une chance à la fécondité culturelle, aussi essentielle à la survie de l'humanité que la biodiversité.

De la diversité à venir, fécondité culturelle face à identité nationale.

Par Daniel Bournoux
Texte paru sur « nonfiction.fr »
avril 2010

La diversité culturelle est une idée neuve en Europe. Nous sommes si longtemps demeurés dans la monoculture ! Entendons : dans l'ignorance d'être nous-mêmes *une* culture, parmi d'autres... Dans la croyance d'être des sujets d'emblée universels, sans médiations ni environnements spécifiques, sans frais. Tel fut notamment le *credo* de la philosophie ; ni Aristote, ni Descartes ni Kant ne soupçonnaient qu'ils pensaient en langues, à travers un lexique et une grammaire qui façonnaient leurs catégories. Il aura fallu le travail de quelques générations d'anthropologues, et bien sûr le décentrement historique qui, depuis la moitié du XX^e siècle, inflige une blessure narcissique majeure à l'Occident, pour que nous nous découvriions uns parmi d'autres, et que notre philosophie se réveille locale, ou limitée en gros à l'axe Athènes-Berlin... Notre concept de l'universel se recharge à présent d'une histoire singulière, qui le met en contradiction avec sa propre exigence. Nous savons désormais qu'il n'y a pas plus de méta-culture que de méta-langue (d'idiome qui serait commun à l'humanité) ; ou que la même culture pour tous les hommes aurait à peu près le goût de la *less objection-food* des plateaux-repas servis dans les avions : lisse, aseptisée, telle que personne ne puisse la refuser. François Jullien se fait de la ou des cultures une idée plus exigeante, mais il observe en même temps leur érosion, leurs métissages et leurs vagabondages à la surface de la terre ; son œuvre est donc de celles où la question de l'universel s'aiguise, sans se donner les facilités du sujet transcendantal cartésien ou kantien. Refusant autant le survol béat d'une culture hors sol, dont il décrit bien les illusions à travers une fine analyse du tourisme, que l'enfermement dans l'étui réducteur d'une identité ou d'une appartenance communautaire, il pose avec rigueur les conditions, aujourd'hui, d'un dialogue qu'on puisse appeler interculturel. Car après le *linguistic turn* est apparu le tournant culturaliste (qui affirme la pluralité irréversible et insurmontable des cultures), mais aussi le tournant pragmatique (celui du dialogue justement, remplaçant la dialectique ou la téléologie d'un Hegel naïvement aimantées par le cap européen voire prussien !) ; ou encore, dirai-je, le tournant médiologique au sens large, qui nous fait prendre conscience des milieux historico-géographiques, écologiques et socio-techniques sans lesquels nous ne saurions

persévérer dans nos êtres... La question devient de savoir comment une culture évolue, et en croise d'autres. On ne peut pas plus dire « ma culture » que « ma langue », possessifs de brute, argumente François Jullien ! Et toute culture fonctionne d'abord comme clôture : nous n'avons pas le choix, nous y sommes pris. Notre rapport d'immersion, d'interaction et d'une distance très relative à ces non-objets (ces *nobjets* dirait le psychanalyste) mérite examen. Être cultivé c'est tenter la réflexivité, et l'effraction ; arracher notre pensée aux « anciens parapets » de son idiotisme, en direction du monde des autres. La traduction devient pierre de touche, mais elle exige une conscience profonde des niveaux enfouis commandés en nous (sans nous) par la langue, puisque celle-ci emporte toujours avec elle la pensée : traduire c'est décatégoriser pour recatégoriser, au rebours de ces translittérations superficielles qui, en projetant chez l'autre nos propres schémas, font paraître fades ou sans intérêt Confucius ou Mencius – dont Jullien à force de confrontations et de scrupules fait ressortir au contraire le tranchant. Dia-logue devient le maître-mot, où l'on peut introduire avec lui un tiret pour souligner l'écart inhérent ou la tension entre la distance peu surmontable des cultures, et l'exigence sous-jacente d'un *logos* commun.

Si *dialogue* et *traduction* remplacent peu à peu la notion aujourd'hui prostituée de communication, quel sera le « commun » d'une humanité désormais plurielle ? Jullien a consacré un gros livre aux chances (et aux malheurs) de cette « diversité qui vient » : *De l'universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures* (Fayard 2008), auquel ce petit dernier apporte un codicille. Réflexion essentielle pour réfléchir, mieux qu'avec Huntington ou tant de « *cultural studies* », à la question critique par excellence, et devenue cruciale : qu'est-ce qui circule bien entre ou par-dessus les cultures (les marchandises, les flux financiers, les *objets* techniques en général et les énoncés de nature scientifique, mis aussi les touristes, et par définition les terroristes...), et qu'est-ce qui adhère ou ne s'échange pas (les relations pragmatiques des mœurs, les pratiques culturelles et religieuses, et en général tout ce qui relève de la sphère sensible et esthétique au sens large des *sujets*, définis par leur appartenance à un « monde propre »)... Quelle guerre fait (en nous et entre nous) le mobile à l'immobile, le nomade au sédentaire ou le sans-frontières au chez-soi ? Plus brutalement posé : comment peut-on être mondial ? Renvoyant dos à dos l'alternative ruineuse du cosmopolitisme facile et d'un relativisme paresseux, François Jullien dégage la notion de culture d'une conception statique, muséale ou collante de l'identité, pour affirmer sa puissance d'assimilation, de transformation et d'ouverture. « Il n'y a pas d'ineffable culturel », proclame-t-il hardiment, pour mieux plaider en faveur du bilinguisme, et de *ressources* (disponibles, empruntables) qu'il distingue soigneusement des préférences et des *valeurs* (non-négociables). Une autre distinction éclairante apparaît en chemin, entre la connaissance (objective, frontale) et la *connivence* beaucoup moins explicite, enveloppée, tacite... Cette connivence caractérise bien notre rapport au milieu, et les échanges implicites d'une vie qui demeure « dans les plis » (selon le beau titre d'Henri Michaux). Par exemple la complicité des pieds avec les fragiles ponts de singes, que les Vietnamiens

remplacent aujourd'hui par de solides maçonneries carrossables. Toute culture est affaire de corps, de lieu et de milieu – et il n'y a pas de corps standard, ni universel. Le dialogue tant souhaité entre les cultures serait-il lui-même affaire de connivence plus que de connaissance ? Et dirons-nous que celle-là soutient celle-ci dès nos communications les plus ordinaires ? Voyageur, traducteur, donc penseur, François Jullien ouvre dans chacun de ses livres des chemins qui mènent décidément quelque part